

Extension de l'influence arabe en Afrique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **9 (1888)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133345>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le gouvernement de l'État libre du Congo a décidé, que dès le 1^{er} janvier 1888, les produits du haut Congo, dirigés par voie de terre vers le bas fleuve pour être embarqués à destination de l'étranger, et qui seront accompagnés d'un certificat d'origine délivré par le commissaire du district de Léopoldville, ne seront plus soumis à la taxe des droits de sortie.

La Compagnie gantoise de navigation n'ayant pas réussi dans son entreprise d'une ligne directe entre la Belgique et le Congo, l'État indépendant s'est vu dans l'obligation de passer une convention avec les compagnies anglaises dont les steamers faisaient déjà un service mensuel direct entre Anvers et la côte occidentale d'Afrique.

L'exposition permanente des colonies, à Paris, a reçu du Gabon des échantillons de coton qui ont été soumis à l'examen de la Chambre de commerce de Paris et du Conservatoire des Arts et Métiers. Ces échantillons ont été reconnus d'une qualité supérieure, et l'administration du Gabon a été invitée à encourager cette culture et à fournir des graines à tous ceux qui voudraient l'entreprendre.

Une dépêche du Gabon a annoncé le retour en Europe de Savorgnan de Brazza en congé.

D'après le *British Weekly*, la Compagnie royale du Niger a prohibé les liqueurs enivrantes dans le trafic avec les tribus africaines, pour des raisons financières. Elle a reconnu que le rhum démoralise les natifs au point de ruiner tout commerce. Le danger lui paraît tellement pressant qu'elle insiste auprès du gouvernement allemand et de celui de l'État indépendant du Congo pour qu'ils adoptent des mesures analogues.

Un de nos compatriotes, M. Xavier Stämpfli, de Soleure, qui a été chargé de faire, dans l'état de Libéria, des collections zoologiques pour le Musée de Leyde, a failli devenir victime de l'hostilité des indigènes éloignés de la côte. Récemment un natif lui a donné du vin de palmier empoisonné, qui n'a manqué son effet que grâce à la robuste constitution du voyageur.

D'après la relation publiée par le *Temps* du voyage de la canonnière le *Niger* à Timbouctou, ce sont les Maures commerçants, possesseurs du monopole des transactions commerciales avec le Maroc, la Tripolitaine et le Sénégal lui-même, qui se sont opposés à l'arrivée de la mission Caron à Timbouctou, de crainte de se voir dépouillés de leurs privilèges et de perdre à la création du courant commercial que cette mission devait chercher à développer sur le Niger entre Timbouctou et Bamakou. Ce sont eux qui ont empêché les indigènes d'entrer en relations avec le chef de la mission, en leur persuadant que celle-ci venait pour conquérir tout le pays et en chasser les habitants.

EXTENSION DE L'INFLUENCE ARABE EN AFRIQUE

Un des phénomènes les plus frappants dans la marche des événements qui se produisent sur le sol de l'Afrique, c'est sans contredit l'extension

de l'influence arabe, du N.-E. du continent sur presque toute la partie septentrionale, jusqu'à l'Atlantique et au golfe de Guinée, et de l'Est vers la zone centrale équatoriale. Semblable à une marée qui monte, monte toujours, elle menace de couvrir un jour l'immense continent tout entier. Des hommes de toutes les conditions : explorateurs ou missionnaires, publicistes ou philanthropes, le reconnaissent également, les uns pour relever les effets de cette influence sur les indigènes, et déprécier ceux de la civilisation européenne, les autres pour contester absolument la valeur de la civilisation apportée par les représentants de l'islamisme et des moyens par lesquels ils la propagent. Sans prétendre nous immiscer dans le débat soulevé à ce propos dans les Revues anglaises, françaises et allemandes, nous voudrions, en résumant les données sur lesquelles toutes ces publications sont d'accord, et en y joignant les renseignements fournis par quelques ouvrages spéciaux¹, marquer les étapes du développement de l'influence arabe en Afrique, en tracer les limites actuelles et en indiquer les causes principales².

Le développement de l'influence arabe en Afrique embrasse une période de près de 1250 ans, pendant laquelle ses progrès ne se poursuivent pas d'une manière ininterrompue, mais où l'on peut marquer trois phases distinctes, sans pouvoir indiquer toujours des dates précises.

La première phase n'embrasse que 70 ans environ du VII^{me} siècle de notre ère. En 640, en effet, Amrou Ibn al Aassi, lieutenant d'Omar, envahit l'Égypte, avec 4000 hommes, et en 641, s'empara d'Alexandrie. Pour établir solidement son autorité, Omar favorisa l'immigration en Égypte d'un certain nombre de tribus arabes, dont la domination fut relativement douce ; elles n'imposèrent aux indigènes que des tributs modérés et n'exercèrent sur eux aucune contrainte religieuse. Néanmoins des multitudes de natifs, rebutés par les querelles dogmatiques des chrétiens entre eux, et désireux de s'affranchir de la capitation imposée aux non-croyants, embrassèrent l'islamisme.

Bientôt Amrou entreprend la conquête du nord de l'Afrique ; après

¹ La confrérie musulmane de Sidi Mohammed Ben Ali Es-Senousi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire (1883 de notre ère). — Marabouts et Khouan. Étude sur l'islam en Algérie. — La Tunisie. Le christianisme et l'islam dans l'Afrique septentrionale. — La Tripolitaine : Les routes du Soudan. — Die religiösen Verhältnisse von Afrika, von Dr A. Oppel.

² Voir les cartes générales de l'Afrique que nous avons publiées, 1^{re} année, p. 24 et 224.

sa mort, en 664, le gouverneur égyptien Okba s'empare du Fezzan, fonde Kairouan et s'avance jusqu'aux frontières du Maroc, qui, depuis 618, appartenait aux Visigoths d'Espagne. Après la bataille de la Malouya, tout le Maroc jusqu'à Ceuta tombe aux mains des Arabes. Les Berbères, qui avaient d'abord résisté, adoptent, en peu de temps, presque tous l'islamisme, et pour la plupart la langue arabe. Soixante-dix ans avaient suffi pour soumettre aux Arabes et à l'islam tout le nord de l'Afrique, de l'Égypte jusqu'à l'Atlantique.

Sous l'influence arabe, les populations de la zone conquise s'élevèrent à un certain degré de civilisation, au point de vue de la culture du sol, de l'industrie, du commerce et de quelques arts. Alors les Arabes toléraient les religions existantes, respectaient les habitudes de civilisation antérieure ; ils s'efforçaient même de développer les germes d'une culture autre que la leur. Les grandes villes, comme Kairouan, Tlemcen, Fez, étaient peuplées de centaines de milliers d'habitants industriels, et la position de la femme était supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

Vers le milieu du XI^e siècle, plusieurs tribus nomades, qui jusqu'alors étaient restées dans la haute Égypte, prirent, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, le chemin du N.-O. de l'Afrique. Certains auteurs arabes en évaluent le nombre à un million, d'autres à 250,000 seulement. Il est vraisemblable qu'elles furent suivies d'autres bandes nomades. Elles ne restèrent pas dans le voisinage des côtes, mais pénétrèrent dans l'intérieur ; seulement il est difficile de suivre la marche de ce nouveau flot d'émigrants, dont l'importance est moins grande au point de vue politique qu'au point de vue ethnologique et religieux. Ce que l'on peut dire c'est que, du XI^e au XIII^e siècle, leur influence s'étend au royaume de Sonrhaï, au nord de Timbouctou, et à celui de Kanem, à l'est du lac Tchad. Au XI^e siècle déjà, Sa-Ka-ssi, le quinzième roi de la dynastie des Sa, dans le Sonrhaï, adopta l'islamisme, et dès lors, d'après Lenz, les États du Niger moyen sont demeurés le principal boulevard de l'islam, en même temps qu'ils devinrent le siège d'une civilisation avancée. Peut-être est-ce à cette époque qu'il faut rapporter l'introduction de l'islam chez les Foulbés.

C'est alors aussi que l'influence arabe se répand le long des côtes orientales. Sans doute les Arabes avaient déjà franchi la mer Rouge en 697 et une forte émigration s'était produite en 822 ; mais ce ne fut qu'à la fin du XI^e siècle et au commencement du XII^e, que le flot le plus considérable se porta vers le versant oriental des monts d'Abyssinie. Un manuscrit arabe, que le Dr Paulitschke a eu entre les mains, porte

qu'en 1195, Omar Walasma, de la tribu des Koreïchites, établit son autorité sur une zone de territoire entre Zeïla et Harrar. Sa dynastie dura jusqu'au XVI^e siècle. D'après les traditions des Somalis, les Arabes se fixèrent aussi sur d'autres points de l'Afrique orientale ; ils épousèrent des femmes du pays et refoulèrent vers le sud les Gallas païens. Deux grandes émigrations eurent encore lieu au XIII^e et au XV^e siècle. Lors de leur premier voyage en Abyssinie, sous Christophe de Gama, les Portugais trouvèrent, entre Tadjourah et le cap Guardafui, le puissant royaume des Adals, dont les princes musulmans se montrèrent les adversaires déclarés du christianisme.

Au XVI^e et au XVII^e siècle, c'est au Soudan surtout que se propage l'influence arabe, en Nubie, au Kordofan, peut-être déjà au Darfour. Quant au Wadaï, Barth croit que l'islam n'y a pris pied qu'en 1640, et Nachtigal dit que la tribu qui se déclara la première pour l'islam fut reconnue pour le véritable possesseur du sol ; ceux qui furent contraints de l'accepter par la force, ne furent jamais mis sur le même rang que les autres, et enfin, ceux qui ne sont sortis du paganisme que récemment sont, encore aujourd'hui, considérés beaucoup plus comme des esclaves que comme des hommes libres. Le Baghirmi reçut l'islamisme du sultan Abdallah entre 1598 et 1608 ; le Katsina, au XVII^e siècle ; les habitants de Kano, un peu plus tard. Cependant, comme le dit Barth, la grande majorité de la population des pays Haoussas, surtout celle des villes, demeura fidèle au paganisme, jusqu'à ce que le fanatisme des Foulbés la contraignit à se déclarer publiquement pour l'islam. Malgré cela, il reste encore beaucoup d'éléments de paganisme dans l'état de Kano, comme dans le Katsina. Nachtigal n'a pas pu déterminer à quel moment les gens du Tibesti y renoncèrent.

Quelque difficile qu'il soit de tracer la ligne de démarcation entre les populations musulmanes et païennes au XVII^e siècle, on peut admettre, d'une manière générale, que tout le Soudan au nord du neuvième degré avait alors adopté l'islam.

La troisième époque s'étend du XVII^e siècle jusqu'à nos jours. Les agents principaux de la propagation de l'influence arabe à cette époque sont les Foulbés. Jusqu'alors ils s'étaient contentés de fonder, dans le Soudan central, des colonies de pasteurs. Mais au commencement de notre siècle ils furent saisis d'un zèle ardent et d'un fanatisme qui menacèrent de tout bouleverser. Ce fut un prêtre de la province de Gobir, Otman dan Fodio, qui commença la guerre sainte contre les populations païennes des tribus haoussas. Vainqueurs, les Foulbés se répandirent

jusqu'à l'océan à l'ouest, et pénétrèrent fort avant au sud et au sud-ouest. Ils attaquèrent le Bornou, mais sans succès. Otman divisa alors les territoires conquis en deux parties, l'une à l'ouest, celle de Gando, l'autre à l'est, celle de Sokoto, et les souverains de ces deux royaumes eurent pour mission d'amener à l'islam les indigènes païens. Les souverains de Sokoto étendirent leur puissance sur l'Adamaoua. Le père du sultan actuel, Mallem Adama, fonda un nouveau royaume mahométan, sur les ruines de plusieurs États païens, dont le plus important était celui de Kokomi. Après avoir détruit, les conquérants, devenus colons, s'efforcèrent de reconstruire; après avoir ravagé d'immenses étendues de pays, ils les mirent de nouveau en culture à leur manière; pour fonder une unité politique, ils firent périr des multitudes d'indigènes, et, les États séparés une fois réunis sous leur sceptre, ils les ouvrirent à un commerce plus étendu. Aussi l'explorateur Joseph Thomson a-t-il pu écrire dans la *Contemporary Review*, qu'en comparant les populations dégradées de la côte de Guinée et des rives du bas Niger à celles du Soudan central, les scènes dont il avait été le témoin chez ces dernières lui avaient révélé tout autre chose que ce qu'il s'attendait à y trouver. Il était au cœur de l'Afrique, au milieu de populations nègres authentiques, mais combien différentes de celles qu'il avait rencontrées dans ses voyages ! Il y trouvait de grandes villes bien bâties, des gens bien vêtus se conduisant avec une dignité toujours maîtresse d'elle-même : de toutes parts, des signes d'une communauté industrielle, très avancée dans la voie de la civilisation, exerçant différents métiers : les divers métaux y étaient travaillés ; on y tissait et teignait des étoffes ; les marchés y étaient remplis d'une foule nombreuse. Des tribus sauvages avaient été transformées en nations demi-civilisées ; le fétichisme avec ses rites dégradants avait disparu devant l'islam, qui avait inspiré à ces noirs une vie nouvelle et vigoureuse. Thomson ajoute que l'islam règne aujourd'hui du Nil à l'Atlantique, et du Sahara jusqu'au sixième ou même au quatrième degré au N. de l'équateur.

En effet, au dire de Barth, le Logone a été envahi vers la fin du siècle passé ; lors de son passage, beaucoup de jeunes gens des villes se souvenaient que leurs pères avaient été païens de naissance, et qu'ils n'étaient devenus musulmans que plus tard. Dans les campagnes, toutefois, la majorité est encore attachée au paganisme.

Dans la région du Niger supérieur et du haut Sénégal, le fanatisme arabe fut attisé par le marabout El Hadsch-Omar, qui, revenu en 1854 ou 1855 d'un pèlerinage à la Mecque, se présenta comme prophète aux

populations du Soudan occidental. Il arma ses esclaves, rassembla ses gens, puis, le Coran d'une main, l'épée de l'autre, il commença une guerre de conquête accompagnée de dévastations effroyables. A la tête de 20,000 aventuriers fanatisés et avides de butin, il se précipita d'abord sur les Mandingues du Bambouk pour les convertir. Puis, il se porta vers le haut Sénégal et contre Ségou, où les Bambaras étaient demeurés païens. Repoussé, il se tourna vers le Kaarta dont les habitants, des Bambaras sédentaires, furent tués ou convertis. En 1857, il voulut chasser les Français du fort de Médine, mais il subit une grave défaite. Son incursion sur Timbouctou, en 1863, fut également malheureuse pour lui. Plus tard il se fortifia dans Ségou et dans le Massina, où il subjuguait les Bambaras qu'il contraignit par la violence à embrasser l'islam. Celui-ci a dès lors été porté jusqu'à la côte de Guinée, soit par des expéditions militaires, soit par les caravanes de commerce des Haoussas. Les musulmans abondent à Sierra-Leone; dans l'État de Libéria on en compte plus que de païens; Lagos en a 10,000. Au témoignage du cardinal Lavignerie, il y a aujourd'hui, du Soudan au Niger, plus de soixante millions de musulmans. « Entre Sierra-Leone et l'Égypte, » dit à son tour M. Blyden, « l'islamisme est la seule puissance intelligente, morale et commerçante. Il a pris possession des tribus les mieux douées; il a imprimé sa marque à leur vie sociale et religieuse. Ses adhérents gouvernent la politique et le commerce de presque toute l'Afrique au nord de l'équateur. Des importantes cités qu'ils ont fondées sur le Niger et ses affluents, ils dirigent des caravanes sur tous les points de l'horizon, en Abyssinie et en Égypte, à Alger comme au Maroc, à Libéria comme dans la Gambie et jusque sur la côte du Cap. »

« L'active propagation et les triomphes de l'islamisme, » disait naguère M. G. Valbert dans la *Revue des Deux-Mondes*, « ont excité les plaintes de plus d'un voyageur, et de tous ceux qui voudraient répandre notre civilisation sur l'Afrique. Consultez le général Borgnis-Desbordes, dont l'intrépidité et la prudence ont assuré le succès de l'audacieuse expédition du Sénégal au Niger, il vous dira que les tribus inconverties sont seules pénétrables aux influences européennes, qu'elles se laissent façonner par nous comme une cire molle, que les États musulmans nous sont fermés et hostiles, qu'en Afrique le fétichisme est notre allié naturel et que le mahométisme sera notre éternel ennemi. Interrogez Savorgnan de Brazza, il vous dira que le seul danger qu'il redoute pour l'avenir du Congo français, c'est le missionnaire musulman, dont les premières approches l'inquiètent et le troublent. »

Ce n'est pas seulement sur les frontières méridionales des pays soumis à l'influence arabe que s'est déployé le fanatisme ; il s'est ranimé de nos jours, au sein des territoires musulmans du nord de l'Afrique, par l'activité de la secte des Senoussi, dont les *zaouia* sont disséminées dans toute l'Afrique septentrionale, des frontières de l'Égypte jusqu'au Maroc et fort avant dans l'intérieur. Après plusieurs essais infructueux pour s'établir en Égypte, Mohamed es Senoussi, père du chef actuel de la secte, le Cheikh-el-Mahdi, fonda une zaouia centrale dans l'oasis de Djerboub, dans l'intention de réformer l'islam et de restaurer l'ancienne foi au Coran. L'ordre, qui entretient des missions intérieures et extérieures, jouit d'une grande influence dans tous les territoires du nord de l'Afrique. Grâce à sa stricte discipline, aux sommes considérables d'argent dont il dispose, et à l'absence de tout scrupule dans l'emploi des moyens auxquels il recourt, il est devenu l'ennemi le plus farouche et le plus dangereux des Européens. « C'est à Djerboub, » dit M. Marc Fournel, « que le Cheikh-el-Mahdi reçoit des renseignements de tous les points du monde musulman et qu'il dirige le grand mouvement panislamique. Des courriers spéciaux montés sur des meharis, les admirables chameaux du désert, avec lesquels on peut faire chaque jour plus de cent kilomètres pendant une semaine sans les fatiguer, relie Djerboub à l'Égypte, à la Tripolitaine, à l'intérieur de l'Afrique ; du Wadaï le Cheikh-el-Mahdi pourrait faire sortir en quelques semaines une armée dix fois plus forte et plus ardente que celle qui a écrasé les Anglais et les Égyptiens dans le Soudan, et l'on assure que ses zaouia renferment assez d'armes à tir rapide pour en faire des troupes redoutables pour une puissance européenne quelconque. » Chaque année le chef de l'ordre forme, dans Djerboub, des centaines de missionnaires. Les premiers établissements religieux fondés par ceux-ci le furent à Sokna, Mourzouk Ghadamès et Rhat, puis ils occupèrent l'oasis de Koufara, colonisèrent celle de Wau, et s'établirent à Kavar. De Koufara ils s'avancèrent vers Wanjanga et le Wadaï dont le roi devint leur adepte. Actuellement ils espèrent gagner le territoire des Toubou, le Ridejat, les tribus non civilisées du Wadaï et les oasis de l'Égypte. Leurs adhérents leur font de riches présents ; partout où ils fondent des stations, ils concluent avec les indigènes des contrats pour se faire céder des plantations de dattiers.

Dans la région orientale, après que les Portugais eurent occupé la côte, les indigènes appelèrent à leur aide le sultan d'Oman, Ben Sef Ben Malik, qui livra aux Européens plusieurs combats. Un de ses fils s'empara de Mombas en 1698 ; dès lors les Portugais furent forcés de se retirer d'une partie de la côte orientale.

Il n'en résulte cependant pas que l'influence arabe règne sans conteste sur toute l'Afrique orientale équatoriale. Même au nord de la ligne qui s'étend du golfe de Guinée vers le haut Nil, il reste des tribus qui n'ont été qu'en partie contraintes d'embrasser l'islamisme; tels sont les Mandingues et les habitants du Fouta-Djallon; certaines tribus wolofes et bambaras sont encore beaucoup plus païennes que mahométanes. De même dans le voisinage du Baghirmi, il existe encore toute une série de tribus qui sont païennes.

Au centre, dans la région des sources du Nil, dans les États des laes, l'Ou-Ganda, l'Ou-Nyoro, jusqu'au Tanganyika, et même jusqu'aux chutes de Stanley et en aval sur le Congo, plus au sud encore jusqu'aux territoires à l'ouest du Nyassa, du Bangouéolo, dans le pays des Garanganzé, l'influence arabe s'étend par les trafiquants et par les chasseurs d'esclaves. Mais il existe un grand nombre de tribus que les Arabes n'ont pu contraindre à embrasser l'islamisme ni subjuguier. Ainsi les Denka, les Bari, les Bongo, les Madi, les Chouli, les Niams-Niams sont encore païens. Les Nouba du Kordofan, les Chillouk, les Foundj ne sont qu'en partie gagnés à l'islam, tandis que les Bagera et les Kababisch à l'ouest du Nil blanc et au nord du Kordofan, ainsi que les habitants de Galabat et de Takela, sont tout à fait musulmans.

D'après Paulitschke, l'islam fait de grands progrès chez les Gallas. La grande tribu des Day a embrassé l'islamisme, tandis que les Walachi et les Garoura sont demeurés païens.

Quoi qu'il en soit, les Arabes se trouvent partout dans l'Afrique orientale, soit comme colonies de quelques familles, soit comme voyageurs. On en rencontre dans toutes les villes un peu importantes de l'Afrique australe, jusque dans la colonie de Natal et à Capetown. Toutefois ils n'exercent pas là une influence sensible sur la population.

C'est en Égypte que l'islamisme a pénétré le plus profondément et se retrouve dans tous les actes de la vie sociale. En Algérie, les muftis ont peu d'influence; les marabouts en ont déjà davantage; mais ce sont surtout les Khouan qui dirigent le mouvement panislamique. La puissance des ordres religieux repose sur une organisation stricte, une obéissance absolue de tous les membres au chef, une discrétion parfaite, une docilité servile de la masse du peuple. L'Algérie à elle seule a 355 couvents et 168,954 moines. Chez les Touaregs du Sahara, il n'y a pas de mosquées, mais les marabouts y ont la surveillance de l'instruction publique et l'exercice de la justice. Ils vont de tribu en tribu comme missionnaires, apprennent à la jeunesse à lire le Coran, à écrire, éten-

dent le cercle des connaissances de ceux de leurs élèves qui se destinent aux emplois ecclésiastiques et leur enseignent l'arithmétique, l'astronomie, le droit et la théologie. Les Foulbés, les plus ardents propagateurs de l'islam au Soudan, ont des écoles dans les plus petites communautés; on y enseigne surtout l'arabe, quoiqu'il y ait aussi des grammaires foula, mais en caractères arabes. Au Bornou, à l'époque du voyage de Nachtigal, le secrétaire du roi Moallim Mohammed jouissait d'une réputation de profonde érudition; sa bibliothèque n'avait pas d'égale de Timbouctou à Khartoum. Les leçons des maîtres de Kouka attiraient des élèves de tout le Soudan. Au Logone, comme dans le Baghirmi, la connaissance de l'islam ne consiste guère qu'en quelques phrases incomprises récitées machinalement. Il n'en est pas de même au Wadaï où les ulémas possèdent, outre le Coran, plusieurs traités lus de tout le monde. En revanche, au Kordofan, d'après le témoignage de Wilson et de Felkin, le peuple possède à peine quelques notions religieuses, mais d'autant plus de superstitions. Entre le cours supérieur du Rahad et celui de l'Atbara, la république nègre de Galabat a 20,000 pèlerins du Darfour et du Wadaï, qui, à leur retour de la Mecque, se sont fixés là, et se recrutent chaque année de nouveaux arrivants. Ce sont des musulmans fanatiques, qui pratiquent consciencieusement leurs exercices religieux. Les Moumbouttous n'ont subi qu'extérieurement l'influence de l'islam. Parmi les Gallas les uns sont attachés à l'islam jusqu'au fanatisme, les autres sont encore païens. Krapf dit que l'islamisme a encore corrompu la nature déjà altérée des Gallas, et que les Wollo, en particulier, peuvent difficilement être surpassés en déloyauté et en soif de vengeance. Les Somalis sont prêts à admettre toutes les leçons de l'islam, suivant l'intérêt du moment; ils ne sont pas fanatiques, pas plus que les Souahélis, les sentinelles avancées de l'islam dans l'Afrique orientale, qui sont cependant de sincères musulmans.

Quant aux Wa-Ganda, Wilson et Felkin pouvaient encore dire il y a quelques années que les religions étrangères avaient jusque là peu influé sur eux. Quoique les trafiquants arabes fussent dans le pays depuis 60 ans au moins, ils n'avaient pas fait beaucoup de propagande. La conversion de Mtésa ne fut jamais qu'apparente; les Arabes eux-mêmes ne s'y fiaient pas. Il ne voulut jamais se soumettre au rite de la circoncision, que l'islamisme impose comme indispensable, et même il fit brûler vifs une centaine de jeunes gens qui, croyant que l'islam deviendrait la religion universelle, s'étaient soumis à ce rite. Mais si l'islamisme est peu répandu dans l'Ou-Ganda, les Arabes n'en exercent pas

moins aujourd'hui une influence considérable sur le roi Mouanga et sur ses ministres. Ils savent très habilement entretenir dans l'esprit de ces grands personnages, toutes sortes de préventions contre les missionnaires chrétiens et contre les Européens en général, dans lesquels ils voient des concurrents pour leur commerce, et surtout des adversaires de l'esclavage et de la polygamie, usages tolérés par l'islam.

Notre article est déjà bien long ; cependant nous ne le terminerons pas sans ajouter quelques mots sur deux ou trois faits, dont il est impossible de ne pas tenir compte quand on cherche à comprendre ce qui fait la force de l'islam, et ce qui lui procure un accès relativement facile chez les populations noires. La prescription du Coran ordonnant à tout musulman de faire, une fois en sa vie, le pèlerinage de la Mecque, fournit à des milliers de pèlerins l'occasion de recevoir les ordres du chef même des croyants et de s'inspirer du zèle de propagande dont les anciens Israélites allaient s'enflammer à Jérusalem. Ceux qui se sont acquittés du voyage portent le titre de *Hadji*, pèlerin, et jouissent d'une considération d'autant plus grande que leur pays se trouve plus distant de la Mecque. Il règne entre tous les Hadji une confraternité qui établit des liens de confiance et de cohésion religieuse que rien ne saurait rompre. Les missionnaires musulmans ne font pas acception de personnes ; ils sont vraiment cosmopolites : tout homme qui croit en Mahomet est leur égal, eût-il les cheveux crépus, le nez épaté et les lèvres pendantes. Qu'ils arrivent de Kairouan, du Caire ou du Maroc, ils n'ont pour tout bien que leurs livres et la natte sur laquelle ils s'accroupissent pour dire leur prière : leurs élèves les accompagnent, et, en s'installant dans quelque bourg fétichiste, ils forment le noyau d'une école ou d'une congrégation. Le missionnaire arabe vit comme on vit autour de lui, il s'accommode aux habitudes, aux usages, aux goûts des indigènes ; il subsiste de la charité de ceux qu'il instruit. Se sentant partout chez lui, il n'éprouve aucune répugnance à se marier avec quelque fille du continent noir : les sangs se mêlent, les races se croisent. L'arabe est la langue littéraire de l'Afrique centrale. Quoiqu'il y ait des Arabes qui se rendent coupables d'infractions à la loi du Coran interdisant l'usage des spiritueux, ou qui profitent du commerce de l'eau-de-vie pour s'enrichir, il faut reconnaître qu'en général les adhérents de l'islam n'offrent guère aux noirs que l'exemple de la sobriété, ce qui inspire d'emblée à ces derniers un grand respect, en même temps qu'une confiance instinctive, pour des hommes qu'ils voient toujours se posséder eux-mêmes et conserver le sentiment de leur dignité.

En voilà assez sur les causes de l'extension de l'influence arabe en Afrique. A tous ceux qui veulent contribuer à doter le continent noir d'une civilisation supérieure, de prendre ces faits en sérieuse considération.

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. Paul Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 2 décembre 1887.

Cher Monsieur,

Nous avons construit nos huttes à Rikatla, près d'un petit lac, à 25 kilomètres au nord du port de mer, et à 20 kilomètres de la plage. La *tsétsé* ne nous a fait aucun mal, car notre bétail se porte bien; deux bœufs seulement, trop vieux pour le changement de climat, ont péri. Cependant je vois bien que mon attelage, des 14 bœufs restants, est très éprouvé par ce changement, que cela tienne aux herbagés du pâturage, ou au sol sablonneux, ou à la chaleur et à la sécheresse actuelle, ou à l'air lui-même. Les bêtes ont très bonne apparence, mais quoiqu'elles n'aient pour ainsi dire pas travaillé durant ces cinq mois, elles n'ont pas de forces; j'en ai attelé douze, et elles ont eu une peine infinie à tirer notre wagon vide; pourtant nous avons profité de la lune pour voyager à la fraîcheur de la nuit. Ceux des bœufs qui tiraient le plus avaient les naseaux pleins de sang. Je me demande si cela n'est pas en rapport avec les sinistres prédictions de M. Sander-son, qui m'annonçait que sur la côte tout mon bétail périrait de la fièvre. A supposer qu'avec cet état de faiblesse des bœufs je les eusse fait travailler comme on le fait d'ordinaire dans l'Afrique australe, il est probable qu'ils eussent tous succombé, qu'aucun n'y eût résisté. C'est probablement ce qui a dû arriver à nombre de gens dont le métier est le roulage : ils auront donné trop de travail à leurs bêtes. Toutefois il n'y a pas lieu de dire que celles-ci périssent d'une sorte de fièvre; mais il n'en reste pas moins que cet épuisement de leurs forces est un grave inconvénient. Nous serons peut-être obligés de nous former un attelage de bœufs indigènes; il y en a, d'une petite race, qui servent parfois aux charrois.

Quant au roulage lui-même, on a déjà remédié à ce grave inconvénient par la construction de la voie ferrée, qui est à peu près achevée sur le territoire portugais. On doit même en fêter l'inauguration de mardi en huit, le 13 décembre. Malheureusement la frontière du Transvaal et de la colonie portugaise n'est pas bien délimitée et passe au milieu de montagnes rocailleuses. Il en résulte que la voie ferrée, après s'être engagée dans un défilé où, taillée dans les rochers, elle suit et domine le cours du Nkomati, se termine en présence d'une paroi de rocher, dans un endroit tout à fait inaccessible aux voitures. Et pourtant le chemin de fer *est ouvert* au trafic, et la Compagnie espère avoir à transporter toutes les